

Jean, ce pape de l'Orient cherchait depuis trois siècles, l'avait doublé lui-même sans s'en douter, emporté par une tempête qui l'avait pris dans ses ailes et qui l'avait emporté du sud à l'est. À partir de ce jour, une nouvelle route vers l'Inde avait été frayée. Pour ne pas trop décourager les futurs navigateurs, le roi Jean II de Portugal avait changé le nom de cap des Tempêtes, que lui avait donné Barthélemy Diaz à son retour à Lisbonne, en celui de cap de Bonne-Espérance, qu'il a conservé depuis. Dix ans après, c'était le tour de Gama. Il fallait reprendre le voyage de Diaz où celui-ci l'avait interrompu ; il fallait relier l'Inde au Portugal, Calicut à Lisbonne.

ALEXANDRE DUMAS

les drames de la mer





les drames
de la mer

*Nous tenons à remercier très chaleureusement
Monsieur Claude Schopp pour sa disponibilité et la générosité
avec laquelle il nous a éclairés sur la genèse de ces nouvelles.*

DANS LA MÊME COLLECTION

Pour Lili, Marie-Noël Rio

Le Requiem de Terezin, Josef Bor

Au plus loin du tropique, Jean-Marie Dallet

Trois journées de guerre en Annam, Pierre Loti

Ce que la vie signifie pour moi, Jack London

© Les Éditions du Sonneur, 2006

ISBN : 2-916136-05-3

Dépôt légal : novembre 2006

Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69

www.editionsdusonneur.com

ALEXANDRE DUMAS

les drames de la mer

Préface de Benoît Heimermann



PRÉFACE

Nulle chronique pour nous dire si Alexandre Dumas avait vraiment le pied marin. Peu de héros et personnages qui nous informent à ce sujet. On navigue rarement dans les romans du maître conteur. Au gré de ses trois cent dix volumes et six cent quarante-six titres, il est éventuellement question de champs de batailles, de sociétés secrètes, de barricades révolutionnaires, de guerres de religions, d'intrigues de cour, beaucoup moins de mâts d'artimon ou de gaillards d'avant.

Dumas a certes écrit quelques titres au goût salé. Mais qui se souvient du *Speronare*, du *Capitaine Paul* ou des *Aventures de John Davis* ? Lui-même embarqua sur deux bateaux d'importance : *Le Véloce*, emprunté pour découvrir les pourtours de la Méditerranée et *L'Emma*, chargé de fusils de contrebande à l'intention de Giuseppe Garibaldi. À lire les comptes rendus de ces deux voyages, on constate

néanmoins que ces transports l'inspirèrent bien moins que le but à suivre ou la terre à découvrir.

Aux yeux des amateurs de grand dehors, la retraite de Porthos à Belle-Île ou la réclusion de Monte-Cristo au château d'If sont des escales plus probantes. Pour autant, l'une et l'autre ne nourrissent aucune digression marine bien convaincante.

On peut être l'héritier d'une lointaine parentèle caraïbe et ne prêter qu'un intérêt limité aux immensités océanes. La curiosité de Dumas ne fait aucun doute. Mais elle s'égaré bien plus volontiers dans l'arrière-cour des puissants qu'aux confins des limites du monde. Certes, Dumas visita d'un pied ferme la Suisse et l'Allemagne. Il redoubla d'efforts jusqu'à atteindre les contreforts du Caucase. Mais, dans les récits circonstanciés qu'il rapporta de ces diverses pérégrinations, les caprices du vent et les couleurs du ciel tiennent une place négligeable au regard de croquis folkloriques, selon lui, beaucoup plus significatifs et importants.

*

À première vue, les quatre *Drames de la mer* qui composent le présent volume ne sont pas à leur place au sein de l'œuvre d'Alexandre Dumas. Le Victor Hugo des *Travailleurs de la mer* ou le Jules

Verne du *Chancellor* auraient pu en être les parents. Pas de doute, le « génie incontinent » qui les rapporte s'est hasardé en un terrain qui ne lui appartient pas.

Le vent souffle fort dans *Bontekoe*, *Le Capitaine Marion*, *La Junon* et *Le Kent*. Au fil des pages, la houle s'obstine et la tempête menace. Sans parler de toutes ces soutes enflammées, radeaux en perdition ou cannibales affolants qui ajoutent encore à l'emphase. Autant d'ingrédients susceptibles d'estamper une manière et d'accréditer un genre. Avec d'autant plus d'efficacité que les faits restitués sont réels, empruntés à l'histoire, constitutifs du grand livre des découvertes maritimes hollandaises, françaises et britanniques.

Personne n'ignore l'abattage d'Alexandre Dumas. Sa propension à accumuler, délayer, multiplier. Les récits comme les fictions. De 1844 à 1850, il enchaîne huit romans majeurs (*Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *La Reine Margot*, *Vingt ans après*, *La Dame de Monsoreau*, *Joseph Balsamo*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *Les Quarante-Cinq*). Sans relâcher, pour autant, ses efforts dans les années à suivre.

En 1852, date de la publication des *Drames de la mer*, Dumas commet deux pièces de théâtre (*Les Âmes vaillantes*, *Benvenuto Cellini*) ; deux fresques historiques (*La Vie politique et privée de Louis Philippe*, *Histoire de deux siècles*) ; un récit de voyage

(*Un an sur les bords du San Joaquim et du Sacramento*) et un roman (*Olympe de Clèves*). Décembre n'a pas encore sonné qu'il est déjà plongé dans la rédaction d'*Isaac Laquedem* et de *La Maison de Savoie*. Sans compter la composition parallèle de ses *Mémoires*, qui courra jusqu'en 1855 !

La rédaction des *Drames de la mer* remonte aux tout premiers jours de cette année 1852 pour le moins encombrée. Mais leurs genèses relèveraient davantage d'un hasard circonstanciel que d'une démarche volontaire.

Légèrement en amont, l'« Hercule de l'imagination » avait engagé quelques pures recherches historiques afin de rédiger une biographie de lord Byron (1788-1824). Et prit connaissance, à cette occasion, du récit du second maître John Mackay, rescapé de *La Junon*, dont un passage a inspiré quelques vers du *Don Juan** du poète anglais.

Une lecture fortuite donc, qui incita Dumas à poursuivre sa navigation vers d'autres catastrophes maritimes et à collecter surtout des rapports de premières mains consignés à des époques très différentes. Si les malheurs de *La Junon* datent de 1795, ceux révélés par Guillaume Isbrantz Bontekoe remontent à 1619 et ceux subis par le capitaine Marion à 1772. Quant à l'explosion du *Kent*, elle eut

*Lord Byron, *Don Juan*, Chant II, 87, 88, 89, 90.

lieu en 1825, moins de trente ans avant que Dumas n'en rapporte, à son tour, les circonstances.

Par-delà l'échelle du temps, trois éléments communs réunissent ces quatre épisodes : le précipité de leur action, le courage de certains de leurs héros et le malheur d'une bonne partie des intervenants. Tous quatre sont également nourris à la même source : le point de vue a posteriori d'un survivant dont le devoir de mémoire a déjà été partagé par de nombreux lecteurs.

C'est dans *Le Siècle* que *Les Drames de la mer* furent publiés pour la première fois*. Alexandre Dumas était alors installé à Bruxelles. Suite au coup d'État de Napoléon III du 2 décembre 1851, mais plus encore en raison de tracasseries financières innombrables. La faillite du Théâtre-Historique qu'il avait fait construire tout exprès afin d'y donner ses propres drames, conjuguée à la cession précipitée du château de Monte-Cristo dont il ne profita que deux années seulement, avaient sérieusement mis à mal ses avoirs. Tant et plus qu'il n'avait, à cette époque bien précise, même plus de quoi rétribuer son collaborateur, l'indispensable Auguste Maquet.

Plus que jamais, il convenait d'écrire vite et beaucoup. Et de compter sur d'autres concours. Celui

**Bontekoe*, à partir du 21 février 1852 ; *Le Capitaine Marion*, à partir du 27 février, *La Junon* et *Le Kent*, à partir du 5 mai.

d'André van Hasselt par exemple, poète polyglotte, également installé à Bruxelles. C'est à lui que Dumas doit la découverte des originaux (hollandais ou anglais) des trois textes qui, au final, accompagneront *La Junon* préalablement révélée lors de ses recherches sur lord Byron.

Des comptes rendus écrits en un style clair et efficace qui empruntent beaucoup au savoir-faire du « reporter » Dumas, passé maître dans l'art de peindre une situation ou de camper un personnage. Sans s'embarrasser de psychologie, ni de pathos. Mais en serrant au plus près des traits et des effets autrement significatifs et révélateurs.

Passée leur publication dans *Le Siècle*, les quatre *Drames* tentèrent leur chance sous d'autres formes. Hippolyte Souverain envisagea de les réunir sous une même couverture, mais renonça, finalement rebuté par ces « héros fantômes ». Cadot fut plus téméraire qui accepta l'ensemble réparti en deux volumes.

À la même époque, ou presque, le 14 novembre 1851, le romancier américain Herman Melville publiait chez Harper & Brothers une saga inspirée par le voyage puis le naufrage du baleinier l'*Essex*, harponné par un cachalot le 20 novembre 1820 en plein océan Pacifique. Un ouvrage dont on ne mesurera la portée que bien des années plus tard. Même si les *Drames* de Dumas ne souffrent pas le moins du monde la comparaison avec *Moby Dick*, on sent

néanmoins sourdre au fil de leurs pages une semblable équivalence. Une vérité immuable qui suggère que la souffrance d'un héros n'est pas seulement contingente, mais qu'elle définit, la plupart du temps, le sens de son action. Au point d'anticiper, pourquoi pas, sa survie et son salut.

*

Naviguer ne va pas sans risque. Sur chaque voyage pèse la menace. Par essence, la mer est une terre d'humilité. Une zone d'équilibre où l'arrogance, la morgue et l'orgueil n'ont pas droit de cité. Certes le progrès a quelque peu gommé l'évidence. Mais avant que la vapeur ne s'impose et que la technologie ne triomphe, personne n'osait envisager l'exercice sans trembler.

Au temps des découvertes, le naufrage n'était pas l'exception, il était la réalité. Comme faisant partie intégrante du quotidien des aventuriers. Une manière de juge suprême qui, toujours, révélait les caractères, trempait les hommes et désignait les véritables héros de la fable. Pas forcément les plus forts ni les plus vindicatifs. Mais, à coup sûr, les plus réfléchis et les plus intelligents.

D'innombrables mésaventures – du *Batavia*, perdu sur les récifs du *Matin* (1629), à *La Méduse*, échouée

sur les sables du banc d'Arguin (1816), en passant par les attermoissements infinis de *La Bounty* (1789) –, nous ont appris cette implacable et obligatoire distribution des rôles. Qui, comme dans les *Drames* sélectionnés par Dumas, précipitent la sélection naturelle des personnalités, pointent du doigt les tempéraments frustrés et clouent au pilori les lâchetés définitives. Partant du principe que c'est quand le pont du bateau se dérobe et que les certitudes prennent l'eau que l'homme véritable recouvre sa vérité.

La voile de chemises rabantées imaginée par Bontekoe ; le sens du dialogue de Julien Croizet, ami du capitaine Marion ; les roupies préservées par John Mackay, second de *La Junon* ; le sang-froid de Mac Gregor, major du *Kent*, sont de parfaits exemples du savoir (sur)vivre des héros que le désespoir révèle comme par miracle. Autant de métamorphoses que le lecteur cautionne sans retenue puisqu'elles illustrent, on ne peut mieux, la réhabilitation du bon sens humain confronté aux pires désagréments.

Benoît Heimermann

LES DRAMES DE LA MER

Alexandre Dumas, emporté par son tempérament généreux, sa fougue et sa hâte, a laissé dans son texte quelques négligences, invraisemblances ou contradictions, dont aucun lecteur ne saurait lui tenir rigueur.

Note de l'éditeur : les termes marqués d'un astérisque () sont expliqués dans le glossaire maritime p. 265.*

BONTEKOE

CHAPITRE I

1619

Vers la fin du mois de mai 1619, trois bâtiments hollandais, le *Nieuw-Zeeland*, capitaine Pierre Thysz, le *Enekuisen*, capitaine Jean Jansz, et le *Nieuw-Hoorn*, capitaine Bontekoe, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance sans le toucher, rangèrent*, par un temps magnifique, la terre de Natal.

Il y avait cent trente-deux ans que le Portugais Barthélemy Diaz, envoyé à la recherche du fameux prêtre Jean, ce pape de l'Orient qu'on cherchait depuis trois siècles, l'avait doublé lui-même sans s'en douter, emporté par une tempête qui l'avait pris dans ses ailes et qui l'avait emporté du sud à l'est.

À partir de ce jour, une nouvelle route vers l'Inde avait été frayée.

Pour ne pas trop décourager les futurs navigateurs, le roi Jean II de Portugal avait changé le nom

de cap des Tempêtes, que lui avait donné Barthélemy Diaz à son retour à Lisbonne, en celui de cap de Bonne-Espérance, qu'il a conservé depuis.

Dix ans après, c'était le tour de Gama.

Il fallait reprendre le voyage de Diaz où celui-ci l'avait interrompu ; il fallait relier l'Inde au Portugal, Calicut à Lisbonne.

Après avoir donné son nom à la terre de Natal, en mémoire de la nativité de Notre-Seigneur ; après avoir jeté l'ancre à Sofala, qu'il prit pour l'ancienne Ophir ; après avoir successivement relâché* à Mozambique, à Quiloa, à Montbasa et à Melinde ; après avoir reçu un pilote expérimenté du roi de cette dernière ville, Gama se lança résolument dans la mer d'Oman, passa, selon toute probabilité, entre les Laquedives et les Maldives, et le 20 mai 1498 aborda à Calicut, centre du commerce que l'Inde faisait, à cette époque, avec tout ce vaste continent qui s'étend du Zanzibar au détroit de Malacca.

Puis ce fut le tour de Camoëns, l'Homère de l'océan Indien ; *Les Lusitades* est la relation épique de son voyage.

Camoëns avait perdu un œil en combattant contre les Mores de Ceuta, presque au même temps où Cervantès perdait une main en combattant contre les Turcs de Lépante.

On sait comment après avoir visité Goa, comment après avoir combattu à Chembé, au cap

Guardafu et à Mascate, quelques vers satiriques le firent exiler aux Moluques ; comment dom Constantin de Bragance le nomma curateur des successions à Macao, qui n'existait pas encore ou qui venait de naître ; comment Camoëns, n'ayant point de succession à curer, écrivit son poème ; comment il s'embarqua avec son double trésor, trésor de fortune et trésor de poésie, pour revenir à Goa ; comment, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage sur la côte de Siam, le poète abandonnant son or à la mer de Chine, mais soulevant son poème au-dessus de l'eau, sauva d'une main sa vie et de l'autre son immortalité.

Hélas ! Quoique le poème des *Lusiades* eût paru six ans après, quoiqu'il eût eu une deuxième édition la même année, quoique tous les Portugais sussent par cœur l'épisode du géant Adamastor et les malheurs d'Iñez de Castro, on n'en voyait pas moins passer dans les rues de Lisbonne, appuyé sur une béquille, un pauvre vieillard se rendant au couvent de San-Domingo, où, mêlé aux écoliers, il écoutait les leçons de théologie, tandis qu'un esclave javanais mendiait pour lui et le nourrissait des aumônes qu'il avait reçues.

Il est vrai que, lorsque le vieillard passait, on s'arrêtait pour le regarder, et qu'il pouvait entendre ces mots consolateurs pour son orgueil :

– C'est Luis de Camoëns, le grand poète.

Quelques-uns ajoutaient :

– Il est donc pauvre ?

Ce à quoi une voix répondait toujours :

– Non, le roi dom Sébastien lui fait une pension.

Et, en effet, le roi dom Sébastien faisait à l'homme qui illustrait son règne une pension de soixante-quinze livres par an.

De sorte que, lorsque dom Sébastien se fit tuer dans son expédition d'Afrique, il fallut que le poète, déjà pauvrement logé, prêt, rue Santa-Anna, un logement plus pauvre encore.

De sorte que, lorsqu'Antonio, l'esclave javanais, mourut, comme personne ne mendiait plus pour le poète et qu'il ne voulait pas mendier, il fallut que l'auteur des *Lusiades*, descendant d'un degré encore, passât de son grabat à l'hôpital.

Un dernier degré lui restait à descendre, c'était celui de la tombe : il le franchit en souriant.

Pauvre poète que sa patrie oubliait, mais qui ne pouvait oublier sa patrie !

– Au moins je meurs avant le Portugal !

Et on le jeta dans une fosse sur laquelle on laissa retomber une pierre sans nom.

Seize ans après sa mort, quand sa renommée eut bien grandi, dom Gonzalo Coutinho proposa d'élever un monument au poète ; mais comme on ignorait le lieu de son berceau, on ignorait aussi le lieu de sa tombe.

Enfin un vieux sacristain se souvint d'avoir, par un soir d'orage, enseveli un homme sans parents, sans famille, sans amis, qui avait deux blessures, une qui lui avait crevé l'œil, l'autre qui lui avait cassé la cuisse.

À ce signalement on reconnut le Camoëns.

La tombe fut rouverte en grande pompe, le cadavre fut relevé, transporté dans un endroit voisin du chœur des religieuses franciscaines du couvent de Santa-Anna, et sur sa nouvelle tombe on incrusta une tablette de marbre où l'on grava cette inscription :

Ci-gît Luis de Camoëns,

Prince

Des poètes de son temps. Il vécut pauvre

Et misérable,

Et mourut de même.

Année MDLXXIX.

Il dormit là, tranquille et honoré, près de deux siècles ; puis un jour, le 1^{er} novembre 1755, comme le ciel avait besoin de signaler par un terrible présage la naissance d'une reine, un tremblement de terre anéantit Lisbonne, avec Lisbonne l'église de Santa-Anna, et avec l'église de Santa-Anna le tombeau de l'auteur des *Lusiades*.

Cette reine, c'était Marie-Antoinette d'Autriche.

Ô rois et poètes, Dieu vous fait de temps en temps des destins pareils pour montrer à l'univers que vous êtes égaux !